

LA FENÊTRE  
ISABEL ALBA

TRADUIT PAR MICHELLE ORTUNO



À la mémoire d'Encarna

*Le ciel aujourd'hui  
bouillonne de survivants invisibles.  
Depuis le centre nous les saluons.*

John BERGER



*L'« espoir » est la chose emplumée –  
Qui perche dans l'âme –  
Et chante la mélodie sans les paroles –  
Et ne s'arrête – jamais –*

Emily DICKINSON



Elle se trouve dans une chambre carrée. Petite et sombre. Assise au pied d'un lit. Quelqu'un est couché dans le lit. Une masse informe. Indiscernable sous les draps. Il y a une femme à ses côtés. La femme dit : « Qu'est-ce qu'on est bien sans masque. » C'est alors qu'elle se rend compte. Ni elle ni la femme ne portent de masque. Elle cherche le sien du regard. Autour d'elle. Sur le lit. Bien qu'elle ne puisse pas le voir, elle le devine. Elle sait qu'il est là. Et aussi qu'elle n'osera pas le mettre. Résignée, elle calcule la distance entre la femme et elle. À peine un mètre. Puis elle observe la porte. À droite du lit. Elle est ouverte. Ensuite, elle tourne la tête vers la gauche. Vers la fenêtre. Fermée. Elle est fermée. Elle se lève et l'ouvre en grand. Elle n'a pas encore eu le temps de s'en écarter quand quelqu'un, de l'autre côté de la fenêtre, la referme brusquement. D'un coup. En le faisant, une main effleure son visage. Elle recule épouvantée. Et tandis qu'elle recule, elle comprend que la fenêtre ne donne pas sur la rue. Il n'y a pas d'air. L'air ne va pas circuler.

« C'est un rêve » se dit-elle en se douchant. « Ce n'est pas réel. C'est un rêve. » Elle se brosse les dents. S'habille. Enfile ses chaussures aussi. Remonte le volet. Le jour se lève. Le ciel devient rouge. « De colère » se dit-elle. Elle va jusqu'à la cuisine pour préparer son petit déjeuner.

Elle l'apporte sur sa table de travail. Allume son ordinateur. Il fait déjà jour.

L'été de ses quinze ans elle avait toujours froid. Après le repas elle s'allongeait, longue et maigre – très maigre – comme elle était, sur une large pierre. Brûlante. Sous le soleil de midi. La pierre était brûlante. Et elle. Immobile. Les yeux fermés. La chaleur du soleil lui brûlait la chair. Lui chauffait les os. Les abeilles bourdonnaient autour d'elle. Elle savait que si elle ouvrait les yeux elle verrait des papillons blancs. Des libellules aux tons dorés et bleus. Des coccinelles. Mais elle ne les ouvrait pas. Agréable. Elle le définirait ainsi. C'était un moment agréable. Le meilleur de la journée.

Elle est obsédée par l'espace. Elle n'accorde aucune valeur au temps. Surtout cette dernière année. Durant laquelle les jours passent très vite et à la fois se suivent lentement. Ils se traînent, indolents, parcimonieux et cependant brefs. Il fait déjà jour et, tout à coup, il fera nuit. Dans l'intervalle, un creux qu'il faut remplir. Ainsi. Jour après jour. Le temps ne la concerne pas. Par contre, elle est obsédée par l'espace. Elle a toujours été obsédée par l'espace. La façon dont nous positionnons nos corps. Comment nous situons les choses par rapport à nos propres corps. La distance que nous maintenons avec les autres corps. Grande. Courte. Si courte que nous en devenons oppressants. Elle sait bien ce que signifie d'avoir un corps sans espace. Un corps qui ne dispose d'aucun espace. Ce qu'elle ne peut pas imaginer c'est un espace sans corps. Un corps. De l'espace. Occuper le moins d'espace possible. Occuper le plus d'espace possible. Occuper



le plus d'espace possible est instinctif. Atavique. Propre aux animaux. Et aux hommes. Ils sont. Nous sommes des animaux. « Bien pire que des animaux » pense-t-elle. Et elle se souvient de son chien.

Là-dehors, sur la place où donne sa fenêtre, il n'y a personne. Pas une âme.

C'était quand la dernière fois qu'elle avait vu une libellule ?

Son chien la suivait dans toute la maison. Pas ici. Non. Mais dans sa maison. La maison de son enfance. C'était un cabot aux pattes courtes. Il avait une longue queue et un museau fin. Le poil noir avec une marque blanche sur le côté. Une tache étrange. Singulière. Un pâté sur son corps de jais. C'était un chien de dessins animés. Elle l'avait retrouvé un matin dans le verger. Au pied d'un arbre. Mort.

Il n'y a plus de libellules.

Avant. Quand elle allait nager. Et qu'il y avait d'autres femmes dans les vestiaires. Elle cherchait à se faire une place le plus loin possible de leurs corps. Parfois, ils étaient vides. Ça la rendait heureuse. Quand elle trouvait les vestiaires vides. Elle se plaçait au milieu. Devant le miroir du lavabo. C'est alors qu'une autre femme arrivait et se plaçait à côté d'elle. Très près. La poussant presque. Son corps, celui de l'inconnue, bataillait avec le sien à elle pour prendre cet espace. Pour s'emparer précisément de cette place. La seule qui était occupée. Certaines fois, elle se sentait tellement malmenée qu'elle changeait d'endroit. D'autres fois, elle résistait. Mais elle se dépêchait.

De se changer. Elle se disait « ceci n'est pas une reddition, mais un renoncement volontaire. »

Il n'y a plus d'abeilles non plus.

« Un frelon asiatique peut tuer entre vingt-cinq et cinquante abeilles par jour » lit-elle.

Ni de papillons blancs.

Elle avait été admise en service de réanimation en mars. Elle était morte en mai. Elle, elle lui écrivait tous les jours. Pendant ses dix jours d'isolement. Sachant qu'elle avait été testée positive. Elle lui écrivait. Elle pouvait lire sa peur entre les lignes. Avant d'entrer à l'hôpital. Avant d'entrer en réanimation. Elle lui écrivait. Et avait continué à lui écrire. Chaque jour. Tout le temps qu'elle avait séjourné en réanimation. Trente-cinq jours. Elle a compté les jours. Même si elle ne pouvait pas lire ses messages sur WhatsApp. Elle lui écrivait. Parce qu'elle voulait qu'elle les lise. Qu'elle se réveille et les lise. « C'est ce qu'on nomme espérance » pense-t-elle. « L'espérance a quelque chose à voir avec l'attente » pense-t-elle encore. « Une attente vaine » se dit-elle. Elle était morte seule. Elle avait laissé seuls ses deux enfants. Elle l'avait laissée, elle, seule. Seule. Seuls. Seule.

L'espace. Putain d'espace. Elle aimerait ne pas avoir de corps. Putain de corps. N'être qu'un cerveau. Un cerveau dans un ordinateur. Elle aime imaginer. Un simple cerveau dans un ordinateur. Son corps est de trop. Les corps tombent malades. Se détériorent. Meurent. Son corps est de trop. Avant, du temps où elle nageait, elle se sentait bien dans son corps. Ses bras. Ses jambes. Plonger

dans l'eau. Nager la brasse. Agiter les bras. Quels jolis mots. Nager la brasse. Agiter les bras. Battre des jambes. Nager. Avoir un corps. N'être qu'un cerveau dans un ordinateur.

Parfois elle met de la musique. Elle danse. Elle ressent de nouveau alors que son corps est accueillant. Pour un instant. Un laps de temps très bref. Elle se sent de nouveau bien dans son corps. Pour un instant. « Nous ne sommes que chimie » se dit-elle. Cette idée la tranquillise. Elle se dit « ce n'est qu'une question de chimie. » Elle danse. Ses endorphines se libèrent. Elle, elle danse. Et pendant un laps de temps très bref elle s'étourdit d'endorphines. S'enivre de son corps.

Un homme traverse la place. Fume une cigarette. Le masque sous le menton. Il s'arrête. Revient sur ses pas. Pisse contre un mur. La cigarette aux lèvres.

Trois mois qu'elle n'a pas de travail. Elle a trente-huit ans. Et trois mois sans travail. Elle allume l'ordinateur. Mais ne travaille pas. Elle est / elle était illustratrice. Tous les matins, depuis trois mois, elle se lève quand son réveil sonne. Elle se douche. Se brosse les dents. S'habille. Elle enfile même ses chaussures. Tous les matins. Elle allume l'ordinateur. Pas de mails. Pas de commandes, pas de propositions ni d'invitations. Rien. Elle grignote ses économies. Elle paie son loyer. Les factures d'électricité. De gaz. D'eau. Les charges. Elles grignent ses économies. Elles les dévorent. Tous les matins elle allume l'ordinateur et entend les bruits que font les voisins. Les sons des autres appartements. Stridents. Invasifs. Violents. Les rasoirs tapotés contre les

lavabos. Les chasses d'eau qui résonnent. Les enfants qui pleurent. Des aspirateurs. Des bruits qu'elle n'identifie pas. Des coups de marteau. Des chaises que l'on traîne. Des robinets ouverts. Une perceuse. Un cri. Des sons. Stridents. Invasifs. Violents. Tous les matins.

Tous les matins, elle se lève quand le réveil sonne. C'est ce qu'elle a fait toute sa vie. Depuis la fin de ses études. Travailler. Chez elle. Jusqu'à midi. Tous les jours. Pendant le confinement, elle a continué à faire pareil. Ce qu'elle a toujours fait. Tous les matins. Tous les jours. Ce n'était pas quelque chose d'extraordinaire. Ce n'était pas nouveau. Elle avait fait cela toute sa vie. Elle a continué à se lever quand son réveil sonnait, à se doucher, à se brosser les dents, à s'habiller, à se chausser, à remonter le volet et allumer l'ordinateur. Elle travaillait jusqu'à midi. Ensuite, elle préparait le repas. Un jour par semaine elle descendait la poubelle et allait au supermarché. Jusqu'au jour où elle avait vu qu'on pouvait faire ses courses en ligne. Elle sélectionnait les produits sur son écran. Elle payait avec sa carte. On lui livrait les courses devant sa porte. Elle les ramassait. Sans avoir à sortir de chez elle. Sans avoir à se retrouver nez à nez avec quelqu'un. Il ne restait plus qu'à descendre la poubelle de temps en temps.

Pendant le confinement elle avait encore des commandes. Le coup d'arrêt est venu avec l'été. Ce n'était pas inhabituel. Il y avait toujours un coup d'arrêt en été. Elle a attendu septembre. Mais septembre a été un mois vide. Elle a fait quelques bricoles en octobre. Peu de choses en novembre. En décembre, on a sauvé les fêtes de Noël. Mais pas elle. Depuis, pour elle, il ne s'est rien passé.

Pendant le confinement, elle a rempli de collages un grand cahier noir. Elle l'a divisé en deux parties : « Ce qui s'est brisé » et « Ce qui subsiste ». En décembre, elle en a commencé un autre. Elle n'en a rempli que trois pages. Elle l'a intitulé « L'attente ».

À sa mort, elle avait quarante-deux ans. Elle avait fait des études de musique, mais travaillait dans une papeterie. La papeterie où elle, elle achetait ses feuilles. Ses aquarelles. Ses crayons de couleur. Elle travaillait dans une papeterie et savait jouer du violon. Même si elle n'en possédait pas. Elle avait deux enfants petits, beaucoup de choses à faire et très peu de temps. Elle, elle venait d'arriver dans cette ville. Avait du temps en trop. Et cherchait avec qui le partager. Elles se rencontraient dans la papeterie. Elles parlaient de musique. De livres. D'expositions et de recettes de cuisine. Chacune buvait les paroles de l'autre. Elles étaient seules. Elles étaient desséchées. C'était comme si elles s'arrosaient mutuellement. Elles s'imbibaient de mots. D'idées. Elles fleurissaient. Elles avaient commencé à se voir pour prendre un café. Un verre de vin. Elle lui faisait des petits cadeaux, des choses qu'elle chipait dans la papeterie : une nouvelle gomme. Des encres de couleur. Un bon pinceau. Quand il n'y avait personne dans le magasin, elle plongeait dans l'ordinateur. Pour elle. Par amitié. Elle cherchait des bourses pour elle. Des concours. Tout ce qui pourrait l'intéresser. Elle, elle lui faisait des dessins. Dans les marges, elle notait des choses qu'elles seules pouvaient comprendre. À droite d'un arbre luxuriant chargé de fruits rouges, elle avait écrit : « Vraiment ? » Et aux pieds d'une femme, de dos, qui s'éloignait sur un chemin :

« Qu'est-ce qu'un jour normal ? » Elles s'écrivaient tous les jours. Elles s'envoiaient des messages audio si ce qu'elles voulaient se dire était trop long. Ce qui arrivait souvent. Elle, elle lui avait écrit pendant les dix jours de son isolement. Et après. Elle lui avait écrit après aussi. Pendant les trente-cinq jours où elle était restée en réanimation. Chaque jour.

Dans la première partie du cahier du confinement, « Ce qui s'est brisé », elle a dessiné des fenêtres. Une fenêtre sur chaque page. Sur les fenêtres elle a collé des mots découpés un peu partout. Elle découpait. Elle formait des phrases. Elle collait.

Sur une fenêtre fermée où se reflète le paysage extérieur.  
Elle a collé  
Le bocal à poissons  
Ne pense pas pouvoir voir au-delà

Sur une fenêtre sombre. Noire. Elle a collé  
Une porte ouverte  
Une petite pierre sous la porte  
Un lieu  
Je n'avais jamais eu l'idée d'entrer ici

Et sur une troisième fenêtre, persiennes fermées. Elle a collé  
L'encre  
Chaque lettre  
Dort  
Ce sont des conséquences

Il y avait/il y a aussi une fenêtre hors des gonds, déposée.  
Elle a collé  
La vie qui se brise

Elle vit dans cet appartement depuis deux ans. Et presque depuis quatre ans dans cette ville. Elle avait vécu avant dans d'autres villes. Dans beaucoup d'autres maisons. Toujours en tant que locataire. Toujours dans des appartements en colocation. Elle donnait des cours pour survivre. Avec un peu de chance, elle illustrait un livre. Parfois elle vendait un dessin dans un salon. Ou bien on lui accordait une bourse. Une fois on lui a même donné un prix. Il y a deux ans. On lui a donné un prix et on lui a attribué un HLM. Elle allait vivre seule pour la première fois. Un coup de chance. Un coup de chance ?

Traversant. Trente-cinq mètres carrés. Une chambre. Cuisine et salle de bains. Troisième étage. Appartement D. Distant de l'escalier et de l'ascenseur. Au fond d'un couloir. Elle avait emménagé. Il était vingt et une heures lorsqu'elle avait emménagé. Elle était arrivée dans son nouvel appartement, au fond du couloir, avec un tableau, un carton à dessin, une caisse de livres et deux valises. Il n'y avait/il n'y a qu'un seul logement à côté du sien. Appartement C. Les deux portes en angle droit. Murs mitoyens. Pour entrer chez elle il fallait/il faut passer devant chez les voisins. Ce soir-là, les voisins avaient leur porte ouverte en grand. La famille – Mère. Père. Un fils adolescent – était en train de dîner. À l'intérieur. Juste devant la porte ouverte. Dans le couloir il y avait/il y a une fenêtre. Toute proche de la porte de son appartement. En face de la porte du leur. Une fenêtre ouverte.